

LA JEUNE INDIENNE

COMÉDIE en un acte et en vers.

CHAMFORT, Sébatien-Roch-Nicolas
de

1764

LA JEUNE INDIENNE

COMÉDIE en un acte et en vers.

par M. De Chamfort

À PARIS, chez CAILLEAU, libraire, rue Saint Jacques, à
Saint-André.

M. DCC. LXIV avec APPROBATION et PRIVILÈGE DU ROI

ERRATA DE L'EDITION 1764

Le Lecteur est prié de lire cet ERRATA exigé par l'Auteur.

- Page 7 vers 29. "forma", lisez "formait".
Page 9 vers 4. "les hommes", lisez "des hommes".
Page 13 vers 7. "te voici", lisez "te voilà".
Page 16 vers 4. "J'écoute de mon mieux ; à toutes je répons." lisez "J'écoute ; de mon mieux à toutes je répons."
Page 19. vers 8. "Les mortels", lisez "Ces mortels".
Page 22. dernier vers, "Si"la terre est stérile", "si le terre est fertile".
Page 24. vers la,, essuyer les dédain, ///rç mandicr lés dédatas.
Page 26. "parleraient", lise "parlaient".
Page 35. vers 8. "Du sommet", lisez "Au sommet".
Page 35. vers 9. "Et sur le bord des mers", lisez, "Et sur le sein des mers".
Page 35. vers 15. "Du moment", lisez "Au moment".
Page 36. vers 18. "Ils réclamaient", lisez "ils rallumaient."
Page 38 vers 2. "à mon sein", lisez "en mon sein".

ACTEURS

BETTI.
BELTON.
MOWBRAI.
MYLFORD.
UN NOTAIRE.
JOHN, laquais.

*La scène est à Charlestown, colonie anglaise de
l'Amérique septentrionale.*

SCÈNE PREMIÈRE.
Belton, Mylford.

MYLFORD

À Charlestown, enfin, vous voilà revenu :
L'ami que je pleurais à mes vœux s'est rendu.
Je vous vois; vous calmez ma juste impatience.
Mais de ce morne accueil que faut-il que je pense ?
5 J'arrive au moment même. En entrant dans le port,
J'apprends votre retour, j'accours avec transport ;
Je m'attends au bonheur de répandre ma joie
Dans le sein d'un ami que le ciel me renvoie :
Je vous trouve abattu, pénétré de douleur.
10 Daignez me rassurer, ouvrez-moi votre cœur.
Tout semble vous promettre un destin plus tranquille.
De ces lieux à Boston le trajet est facile ;
D'un père, avant trois jours, vous complerez les vœux...

BELTON

Ah ! J'ai fait mon malheur ! Comment puis-je être heureux ?
15 La jeunesse d'un fils est le vrai bien d'un père.
Je regrette mes jours perdus dans la misère,
Ces jours si prodigués, dont le plus sage emploi
Pouvait me rendre utile à ma famille, à moi.
Dès longtemps, cher Mylford, une fouguese ivresse,
20 L'ardeur de voyager domina ma jeunesse.
J'abandonnai mon père, et le ciel m'en punit.
Dans un orage affreux notre vaisseau périt?
Je fus porté mourant vers une île sauvage :
Un vieillard et sa gille accourent au rivage.
25 J'allais périr, hélas ! Sans eux, sans leur secours ;
Quels soins, quels tendres soins ils prirent de mes jours ?
Leur chasse me nourrit ; leur force, leur adresse,
Pourvut à mes besoins et soutint ma faiblesse.
Voilà donc les mortels parmi nous avilis ?
30 J'avais passé quatre ans dans ce triste pays,
Quand ce vieillard mourut. L'ennui, l'inquiétude,
Mon père, mon état, ma longue solitude,
Cet espoir si flatteur d'être utile à mon tour
À celle dont les soins m'avaient sauvé le jour,
35 Tout me rendit alors ma retraite importune :
J'engageai ma compagne à tenter le fortune.

Charlestown : vile de l'Etat du
Massachussets, à 1 Km de Boston. [B]

Vous savez tout. Après mille périls divers,
Nous fûmes à la fin rencontrés sur les mers,
Par un de vos vaisseaux qui nous sauva la vie.
40 Mais quels chagrins encore il faudra que j'essuie !
I faudra retourner vers un père indigné
Contre un fils criminel et plus infortune.
Soutiendrai-je ses yeux en cet état funeste !
Irai-je de sa vie empoisonner le reste ?
45 Prodiges de ses biens et même de ses jours,
Puis-je encore justement prétendre à tes secours ?

MYLFORD

L'amour et l'amitié vont d'une ardeur commune
D'un amant, d'un ami respecter la fortune.

BELTON

L'amour ?...

MYLFORD

Oubliez-vous qu'Arabelle autrefois
50 Fut promise à vos vœux ? Eh ! Vous l'aimiez, je crois.

BELTON

Personne sans l'aimer ne peut voir Arabelle :
Mais quand Mowbrai formait cette union si belle,
Quand cet aimable objet à mes vœux fut promis,
De l'amour, je le sens, il n'était pas le prix.
55 Votre oncle affermissait une amitié sincère
Qui joignait ses destins aux destins de mon père ;
Mais croyez-vous encore qu'il voulût aujourd'hui,
Après cinq ans passés...

MYLFORD

Quoi ! Vous doutez de lui ?
Vous ignorez pour vous jusqu'où va sa tendresse ?
60 Vos malheurs vont hâter l'effet de sa promesse.
Les charmes d'Arabelle augmentent chaque jour :
Je lirai dans son cœur, il sera sans détour.
Pour vous, voyez mon oncle ; il est d'un caractère
Excellent, sans façon, d'une vertu sévère.
65 La secte dont il tranche les compliments ;
Les Quakers, comme on sait, ne sont pas fort galants.

BELTON

Eh ? Depuis si longtemps vous croyez qu'Arabelle...

MYLFORD

Répondez-moi de vous, je réponds presque d'elle.

BELTON

Revenez au plutôt : un cœur comme le mien
70 Doit, vous n'en doutez pas, goûter votre entretien.
Votre oncle m'est fort cher : je l'aime ; mais son âge
M'impose du respect, et m'interdit l'usage

Quakers : secte religieuse dont les membres se donnent le nom de Société Chrétienne des Amis, prit naissance en Angleterre et fut fondée en 1647 par George Fox cordonnier de Leicester. Les Quakers rejettent tout sacrement n'admettent aucun culte extérieur, aucune hiérarchie ecclésiastique. (...) Ils se refusent de prendre part à la guerre, condamnent le spectacle, le chant, les jeux de hasard, la chasse. [B]

De ses épanchements à l'amitié si doux ;
Mon coeur en a besoin, et les garde pour vous.

SCÈNE II.

BELTON, seul.

75 Je revois ce séjour ! Je vis parmi les hommes :
Quel sort vais-je éprouver dans ces lieux où nous sommes ?
Cet hymen d'Arabelle, autrefois projeté,
Deviens dans ma disgrâce, une nécessité.
Généreuse Betti, tes soins et ton courage
80 Sauvent mes tristes jours, m'arrachent au naufrage :
Je saisis le bonheur au fond de tes déserts,
Et je trouve une amante au bout de l'univers.
Pourquoi donc te ravir à ce climat sauvage ?
Étais-je malheureux ? Ton coeur fut mon partage.
85 Ô ciel ! Je possédais, dans ma félicité,
Ce coeur tendre et sublime avec simplicité ;
Heureux et satisfaits du bonheur l'un et l'autre !
Le mépris n'y suit point la triste pauvreté ;
Le mépris, ce tyran de la société,
90 Cet horrible fléau, ce poids insupportable
Dont l'homme accable l'homme et charge son semblable.
Oui, Betti, je le sens, j'aurais bravé pour toi
Les maux que ton amour a supportés pour moi.
Mais je ne puis dompter l'horreur inconcevable...
95 Ma faiblesse à Betti paraîtra pardonnable,
Mon déplorable état, et nos communs malheurs.

SCÈNE III.

Mowbrai, Belton.

MOWBRAI

Laisse-là tes saluts, mon cher, couvre ta tête.
Pour être un peu plus franc, sois un peu moins honnête.
Je te l'ai déjà dit, et le dit de nouveau :
100 Aime-moi, tu le dois ; mais laisse ton chapeau.
Mon ami, tes erreurs et ta folle jeunesse
De ton malheureux père ont hâté la vieillesse.
Ce père fut pour moi le meilleur des amis.
Je te retrouve, Je lui rendrai son fils.

BELTON

105 Mais, monsieur...

MOWBRAI

Heum, Monsieur ! C'est Mowbrai qu'on me nomme.

BELTON

Pensez-vous...

MOWBRAI

Penses-tu... Je ne suis qu'un seul homme
Et non deux ; souviens-t-en, et parle au singulier.

BELTON

Tu le veux : eh bien ! Soit. Je vais vous... tutoyer.
Mon père est indulgent ; mais ma trop longue absence
110 A peut-être depuis lassé sa patience ;
Après tous les chagrins que j'ai pu lui donner,
Le penses-tu ? Peut-il encore me pardonner ?

MOWBRAI

Tu ne sais pas ce que c'est que l'âme paternelle.
Dès qu'un enfant revient se ranger sous notre aile,
115 On n'examine plus s'il est coupable ou non ;
Et l'aveu de l'erreur est l'instant du pardon.
Mais après ce qu'ici je consens à te dire,
Si désormais encor un imprudent délire
T'égarait, t'éloignait des routes du devoir,
120 Si d'un pareil aveu tu t'osais prévaloir,
Je te mépriserai sans retour ; mais je pense
Qu'après cinq ans entiers d'erreurs et d'imprudence,
Le fils infortuné d'un ami généreux,
Puisqu'il s'adresse à moi, veut être vertueux :
125 Et pour me mettre en droit d'adoucir ta misère

Ici Belton frémit.

Ta misère... Oui. Voyez un peu la belle affaire...
Regardez comme il est confus, humilié,
Pour ce mot de misère ! Ô ciel ! Quelle pitié !
De ton père envers moi l'amitié peu commune
130 Dernièrement encor a sauvé ma fortune.
Je perdis deux vaisseaux, presque au port, sous mes yeux ;
On me crut sans ressource : un créancier fougueux,
Afin de rassurer sa timide avarice,
Veux que je fixe un terme, et que j'aïlle en justice,
135 Par un serment coupable autant que solennel,
Dés honorer le nom de l'Éternel.
À l'Être tout puissant faire une telle injure !
J'allais m'exécuter, la faillite est sûre,
Quand je reçus soudain ce billet. Lis.

BELTON, prend le billet et lit.

140 « Monsieur... »

MOWBRAI

Ah ! Sans doute.

BELTON, continue.

« Je viens d'apprendre le malheur
Qui vous met hors d'état de pouvoir faire face
À quelque arrangement. Je vous demande en grâce

D'accepter de ma part cinquante mille écus,
Que j'ai fort à propos nouvellement reçus.
145 Ignorez, s'il vous plaît, l'auteur de ce service.
Si la fortune un jour vous redevient propice,
Je les réclamerai. Conservez ce billet :
Il est votre quittance, et je suis satisfait. »

MOWBRAI

Ton père de ce trait me parut seul capable.
150 C'est en effet à lui que j'en suis redevable...
Ne te voilà-t-il pas interdit, confondu !
Mon fils, ne sois jamais surpris de la vertu.
Te voilà maintenant en état de comprendre
Quel intérêt sensible à tous deux je dois prendre :
155 Mais n'attends pas de moi des protestations,
Des élans d'amitié, des exclamations,
Je suis tout uni, moi : sois donc ma famille ;
Dès ce jour mon neveu te présente ma fille.

BELTON

Votre... Ta fille !....

MOWBRAI

Eh ! Oui. Tu sembles t'étonner ?
160 À ton aise, s'entend, ne vas pas te gêner.

BELTON

Dès longtemps, en faveur d'une amitié fidèle,
Ta bouche à mon amour promettait Arabelle.
J'aspirais à ces noeuds ; et cet espoir flatteur,
Précieux à mon père, était cher à mon coeur.
165 Mais je me rends justice, et j'ai trop lieu de craindre
Que mes longues erreurs n'aient dû peut-être éteindre
Cet espoir dont jadis mon coeur s'était flatté.
Je sens que cet hymen, entre nous concerté,
Serait le seul moyen de me rendre à mon père,
170 Et de m'offrir à lui digne de lui plaire.

MOWBRAI

Va, mon coeur est encor ce qu'il fut autrefois ;
Je chéris ton malheur, il ajoute à tes droits.
Oui, tant de maux soufferts, fruits de ton imprudence,
Doivent t'avoir donné vingt ans d'expérience.
175 Belton, il faut du sort mettre à profit les coups ;
Oublier ses malheurs, c'est le plus grand de tous.
Adieu... Bon ! Glisse donc le pied ! La révérence !

À part.

Il me fait enrager avec son élégance.
Depuis trois jours entiers que nous l'avons ici,
180 Il ne se forme pas, il est toujours poli.

Haut.

La franchise, mon cher, voilà ta politesse :
Les bois t'en auraient dû donner de cette espèce.

Il veut sortir, et revint sur ses pas.

À propos, j'oubliais... Quelle est donc cette enfant
Que toute ma famille entoure en l'admirant ?
185 En habit de sauvage, en longue chevelure,
Je viens de l'entrevoir... L'aimable créature !

BELTON

C'est elle dont les soins et les heureux travaux
Ont protégé mes jours, m'ont conduit sur les eaux ;
Elle était avec moi, lorsque ton capitaine,
190 Nous voyant lutter seuls contre une mort certaine,
Cingla soudain vers nous, et nous prit à son bord.

MOWBRAI

Ah ! Ce que tu m'en dis m'intéresse à son sort.
Elle a des droits sacrés sur ta reconnaissance ;
Mais je te laisse. Adieu : la voici qui s'avance.

Il sort.

BELTON, seul.

195 Hélas ! Puis-je à mon coeur dissimuler jamais
Qu'il n'est qu'un seul moyen de payer ses bienfaits ?

SCÈNE IV.

Betti, Belton.

BETTI

Ah ! Jet e trouve enfin. L'on m'assiège sans cesse.
D'où vient qu'autour de moi tout le monde s'empresse ?
Ou me fait à la fois cinq ou six question ;
200 J'écoute de mon mieux, à toutes je répons ;
On rit avec excès. Que faut-il que je croie,
Belton ? Le rire ici marque toujours le joie...

BELTON

Tu leur a fait plaisir...

BETTI

Oh bien ! Si c'est ainsi,
Tant mieux. Mais, toi, d'où vient que tu ne ris pas aussi ?
205 On te croirait fâché.

BELTON

J'ai bien raison de l'être.

BETTI

Quelle raison ? Dis-moi, ne puis-je la connaître ?
Tu parais inquiet...

BELTON

Je le suis.... Non pour moi.

BETTI

Pour qui donc, mon ami ?

BELTON

Le dirai-je ? Pour toi !
Je crains que dans ces lieux ton sort ne soit à plaindre.

BETTI

210 Tu m'aimes, il suffit ; que puis-je avoir à craindre ?

BELTON

Non, il ne suffit pas. Il faut, pour être heureux,
Quelque chose de plus...

BETTI

Que faut-il en ces lieux ?

BELTON

La richesse.

BETTI

À parler tu m'instruisis sans cesse ;
Mais tu ne m'as pas dit ce qu'était la richesse.

BELTON

215 Eh ! Peut-on se passer ?...

BETTI

Tu parles de l'amour...
On ne s'aime donc pas dans ce triste séjour ?

BELTON

On s'aime ; mais souvent l'amour laisse connaître
Des besoins plus pressants.

BETTI

Et que peuvent-ils être ?

BELTON

L'amour sans d'autres biens...

BETTI

L'amour sans la gaieté
220 Ne peut guère suffire à la félicité ;
Mais dans votre pays, ainsi que dans le nôtre,
Ne peut-on à la fois conserver l'un et l'autre ?

BELTON

Il faut, pour bien jouir de l'un et l'autre don,
Être riche.

BETTI

Eh ! Dis moi, suis-je riche, Belton ?

BELTON

225 Toi ? Non ; tu n'as pas d'or.

BETTI

Quoi ! Ce métal stérile
Que j'ai vu...

BELTON

Justement.

BETTI

Il te fut inutile ;
Tu ne t'en servis pas pendant plus de quatre ans.
Mais dans ce pays-ci tu connais bien des gens ;
Ils t'en donneront tous, s'il t'est si nécessaire ;
230 Ils ne voudront jamais laisser souffrir leur frère.

BELTON

Écoute-moi, Betti, tu n'es plus dans les bois.
Les hommes en ces lieux sont soumis à des lois ;
Le besoin les rapproche et les unit ensemble :
Ces mortels opposés, que l'intérêt rassemble,
235 Voudraient ne voir admis dans la société
Que ceux dont les travaux en ont bien mérité.

BETTI

Mais... Cela me paraît tout à fait raisonnable.

BELTON, à part.

Chaque instant à mes yeux la rend plus estimable.

Haut.

Betti... La pauvreté m'inspire un juste effroi.

BETTI

240 La pauvreté ! Mais, c'est manquer de tout, je crois ?

BELTON

Oui.

BETTI

J'en sauvai toujours et toi-même et mon père...
Quoi ! Nous pourrions ici manquer du nécessaire ?

BELTON

Non ; mais il ne faut pas y borner tous nos soins.
Nous sommes assiégés de différents besoins ;
245 Ils naissent chaque jour, chaque instant les ramène ;
Et lorsque par hasard la fortune inhumaine
Ne nous a pas donné...

BETTI

Je ne te comprends pas...
Manquer d'un vêtement, d'un abri, d'un repas,
Voilà la pauvreté ; je n'en connais pas d'autre.

BELTON

250 Voilà la tienne : hélas ! Connais quelle est la nôtre.

BETTI

Une autre pauvreté ! Vous en avez donc deux ?
On doit dans ce pays être bien malheureux !

BELTON

C'est peu de contenter les besoins de la vie...
Une prévention, parmi nous établie,
255 Fait ici, par malheur, une nécessité
Des choses d'agrément et de commodité,
Dont les yeux étonnés ont admiré l'usage ;
Et d'éternels besoins un funeste assemblage...

BETTI

Oh ! Cette pauvreté... C'est votre faute aussi.
260 Pourquoi donc inventer encore celle-ci ?
Chez nous, grâce à nos soins, la terre inépuisable
Était de tous nos biens la source intarissable.
Belton, comment ont fait, et comment font encor
Tous ceux qui, parmi vous, possède le plus d'or ?

BELTON

265 L'un le tient du hasard, et tel autre d'un père ;
Du crime trop couvert il devient le salaire ;
Mais la vertu parfois a produit...

BETTI

Que dis-tu ?
Avec de l'or vous payez la vertu ?

BELTON

Contre le besoin d'or l'infaillible remède...

BETTI

270 Eh bien !

BELTON

C'est de servir quiconque la possède ;
De lui vendre son coeur, de ramper sous ses lois.

BETTI

Ô ciel ! J'aime bien mieux retourner dans nos bois.
Quoi ! Quiconque a de l'or oblige un autre à faire
Ce qu'il juge à propos, tout ce peut lui plaire ?

BELTON

275 Souvent.

BETTI

En laissez-vous aux malhonnêtes gens ?

BELTON

Plus qu'à d'autres.

BETTI

De l'or dans les mains des méchants !
Mais vous n'y pensez point, et cela n'est pas sage :
N'en pourraient-ils pas faire un dangereux usage ?
Vous devez trembler tous, si l'or peut tout oser.
280 De vous et de vos jours ils peuvent disposer.
La flèche qui, dans l'air, cherchait la nourriture,
Était, entre mes mains, moins terrible et moins sûre !

BELTON

Chacun, suivant son coeur, s'en sert différemment ;
Des vertus ou du vice il devient l'instrument.
285 Avec avidité celui-ci la resserre,
L'enfouit en secret, et le rend à la terre...

BETTI

Ah ! Fuyons ces gens-là. Tu vines de me parler
D'un pays plus heureux où nous pouvons aller,
Ce pays où les gens veulent qu'on soit utile
290 À leur société. Si la terre est fertile,
Ils en auront de trop : nous le demanderons ;
Et comme elle est à tous, soudain nous l'obtiendrons.

BELTON

Ils ne donneront rien ; les champs les plus fertiles
Ne suffisent qu'à peine aux habitants de ville...

BETTI

295 Tant pis, car j'aurais bien travaillé.

BELTON

Dans ces lieux,
On épargne à ton sexe un travail odieux.

BETTI

C'est que vos femmes sont languissantes, débiles :
J'en ai déjà vu deux tout à fait immobiles ;
Mais pour moi le travail eut toujours des appas ;
300 Dans nos champs, dès l'enfance, il exerça mes bras.

BELTON

Tu ne peux travailler au séjour où nous sommes ;
L'usage le défend.

BETTI

Le permet-il aux hommes ?

BELTON

Sans doute, il le permet.

BETTI, avec joie.

Belton, embrasse-moi.

BELTON

Quoi donc.

BETTI

Tu me rendras ce que j'ai fait pour toi.

BELTON

305 Ah ! C'est trop prolonger un supplice si rude !
Vois la cause et l'excès de mon inquiétude.
Va, Betti, j'ai déjà regretté ton pays :
Ici, par ces travaux, nous sommes avilis.
Vois à quel sort, hélas ! Nous devons-nous attendre ?
310 Des besoins renaissants l'horreur va nous surprendre ;
Privés d'appuis, de biens, abandonnés de tous,
L'oeil affreux du mépris s'attachera sur nous.
Nous n'oserons encore prendre ces soins utiles
Que l'amour ennoblit, qu'ici l'on croit serviles.
315 Il faudra dévorer, mendier les dédains ;
Rebutés, condamnés à l'affront d'être plaints,
Tout aigrira nos maux, jusqu'à notre tendresse ;
Nous haïrons l'amour, nous craignons la vieillesse ;
320 Nos mains repousseront le fruit de notre amour.

BETTI

Ciel !

SCÈNE V.

Betti, Belton, Mylford.

MYLFORD, à Belton.

Je quitte Arabelle, et je vais vous instruire...

BETTI, à Mylford.

Aimes-tu Belton ?

MYLFORD

Oui.

BETTI

Bon ! Il vient de me dire
Qu'il n'a point d'or...

BELTON, à Mylford.

Ô ciel ! Oseriez-vous penser !...

MYLFORD

Par un vain désaveu craignez de m'offenser.
325 Vous connaissez mon coeur, mes sentiments, mon zèle.
Je sais l'heureux devoir de l'amitié fidèle :
Tout mon bien est à vous.

BELTON, à Betti.

À quoi me réduis-tu ?

BETTI, à Belton.

Mais il t'offre on or : que ne le reçois-tu ?

À Mylford.

Nous ne prendrons pas tout.

BELTON, à Mylford.

Souffrez que je l'instruise.

À Betti.

330 Il se fait tort pou moi, son coeur le lui déguise.
Il m'offre tout son bien, je dois le refuser,
Ou de son amitié ce serait abuser.
Cette offre où quelquefois un ami se résigne,
Quand on l'ose accepter, on en devient indigne.

BETTI

335 Quoi ! L'on rejette ici les dons de l'amitié !

BELTON

Souvent qui les reçoit excite la pitié.

BETTI

Je ne vous entends point. Si chez vous la parole
Ne présente aucun sens, c'est donc un bruit frivole.
Des cris dans nos forêts parlaient plus clairement
340 Que ce langage vain que votre coeur dément.
Quoi ! Tu veux que les dons puissent être une tache;
Que sur qui les reçoit quelque opprobre s'attache,
Que la main d'un ami ?... Non, tu t'es abusé,
J'en suis sûre ; jamais je ne t'ai méprisé.

MYLFORD

345 Belton, vous entendez la voix de la nature.
Elle me venge, ami ; vous m'aviez fait injure.

À Betti.

Je voudrais lui parler ; Betti, retire-toi.

BETTI

Pourquoi donc ? Ne peux-tu parler devant moi ?
Est-il quelque secret que l'on doive me taire ?

À Belton qu'elle regarde tendrement.

350 Quand je t'en confiais, éloignais-je mon père ?
Tu le veux ?...

Belton fait signe de la tête.

Allons donc !

Betti en sortant, soupire, et regarde plusieurs fois Belton.

SCÈNE VI.
Belton, Mylford.

MYLFORD

Enfin tout est conclu.
Je suis sûr qu'Arabelle, et son coeur m'est connu.
Sa réponse pour vous est de plus favorables.
"Ces noeuds, a-t-elle dit, me semblent désirables.
355 Mon coeur, de puis six ans, à Belton fut promis ;
Mes yeux ont vu Belton, et ce coeur est soumis.
Je déplorais sa mort, le ciel nous le renvoie ;
Mon père a commandé, j'obéis avec joie."
Mais de cet air chagrin, que dois-je enfin penser ?
360 L'amitié doit savoir...

BELTON

Ah ! C'est trop l'offenser.
Connaissez mon état. La jeune infortunée,
Compagne de mes maux, en ces lieux amenée...
L'homme est fait pour aimer. J'ai possédé son coeur.
Dans un climat barbare elle a fait mon bonheur.
365 Non, je ne puis trahir sa tendresse fidèle :
Elle a tout fait pour moi.

MYLFORD

Vous ferez tout pour elle.
Il m'est doux de trouver mon ami généreux ;
Mais mon premier désir est de vous voir heureux.
De l'hymen d'Arabelle observez l'avantage ;
370 Observez que déjà vous touchez à cet âge,
Où pour un état sûr votre choix arrêté
Doit vous donner un rang dans la société.
Pour vous, par cet hymen la fortune est fixée ;
Et de tous vos malheurs la trace est effacée.

MYLFORD

375 Je le sens, vos raisons pénètrent mon esprit.
Sans peine, il les admet ; mais mon coeur les détruit.
Qui ? Moi ! Trahir Betti ! La rendre malheureuse !
Je n'en puis soutenir l'image douloureuse.
Hélas ! Si vous saviez tout ce que je lui dois !
380 Mais qui peut le savoir ? C'est elle, je le vois.
Le remords à ses yeux m'agite et me dévore.

SCÈNE VII.
Betti, Belton, Mylford.

BETTI, à Belton.

As-tu quelque secret à me cacher encore ?
Hélas ! Oui... Loin de moi tu détournes les yeux.
Ah ! Je eux t'arracher ce secret odieux.
385 Mais qui vient nous troubler ?

MYLFORD, à Belton.

C'est mon oncle lui-même.

BETTI

Quel pays ! On n'y peut jouir de ce qu'on aime.

MYLFORD

Adieu, décidez-vous ; vous n'avez qu'un instant :
Songez à votre état, au prix qui vous attend,
À cinq ans de malheurs, à vous, à votre père,
390 Et prenez un parti que je crois nécessaire.

BETTI, à Belton, lui montrant Mowbrai.

Ne faut-il pas sortir encore pour celui-là ?
Moi, j'aime ce vieillard, je reste.

SCÈNE VIII.
Betti, Belton, Mowbrai.

MOWBRAI

Te voilà !
Je te cherchais ; j'apporte une heureuse nouvelle.
J'ai pour toi la promesse et les vœux d'Arabelle.
395 Le contrat est tout prêt.

BELTON

Une telle faveur...
Autant qu'il est en vous... peut faire mon bonheur.

BETTI, à Mowbrai, avec ingénuité.

Bien obligé....

MOWBRAI

Betti, tu serviras ma fille ;
Et je te veux toujours garder dans ma famille.

BETTI

Oh ! Pour moi, je ne veux servir que mon ami.

MOWBRAI, à Belton.

400 Combien tu dois l'aimer ! Je me sens attendri.
En formant ces doux noeuds, l'amitié paternelle
Croit assurer aussi le bonheur d'Arabelle ;
Et par l'égalité cet hymen assorti,
À ma fille...

BETTI

405 De sa fille ? Et qu'importe ?... Belton, que parle-t-il ici

MOWBRAI, à Belton.

Eh ! Daigne lui répondre.

BELTON, à part.

Dieux ! Quel affreux moment : Que je me sens confondre !

MOWBRAI

410 Son amitié mérite un meilleur traitement,
Et du dois avec elle en user autrement.
Et quand elle saurait qu'un prochain hyménée
De ma fille à ton sort joindra la destinée.
Elle prend part assez...

BETTI

Bon vieillard, que dis-tu ?

MOWBRAI, à Belton.

Mais d'où vint cet air inquiet, éperdu ?

À Betti.

Dès aujourd'hui ma fille...

BELTON, à part.

Il va lui percer l'âme.

MOWBRAI

Par des noeuds éternels va devenir sa femme.

BETTI

415 Sa femme ! Votre fille !...

À Belton.

Est-il bien vrai, cruel !
Aurais-tu formé ce projet criminel ?
Quoi ! Tu pourrais trahir l'amante le plus tendre ?

Ô malheur ! Ô forfait que je ne puis comprendre !
Mais je ne te crains plus ; tu m'as dit mille fois
420 Qu'ici contre le crime on a recours aux lois.
J'ose les implorer ; tu m'y forces, perfide !
Respectable vieillard, sois mon juge et mon guide ;
Que ta voix avec moi implore aujourd'hui.

MOWBRAI

À part.

425 Qu'allais-je faire ? Ô ciel !... Je serai ton appui.
Mais, mon enfant, ces lois que ton amour réclame,
En vain...

BETTI

Quoi ! Par vos lois il peut trahir sa flamme !
Il pourrait oublier... Dieu ! Quels affreux climats !
Dans quel pays, ô ciel ! As-tu conduit mes pas ?
Arrache-moi des lieux, témoins de mon injure,
430 Qui d'amant chéri font un amant parjure ;
Exécrable séjour, asile du malheur,
Où l'on a des besoins autres que ceux du coeur ;
Où les bienfaits trahis, où l'amour qu'on outrage...
De la fidélité quel est ici le gage ?
435 Quel appui...

MOWBRAI

Des témoins, sûrs garants de l'honneur.

BETTI, vivement.

Ah ! J'en ai...

MOWBRAI

Quels sont-ils ?

BETTI

Moi, le ciel et son coeur.

MOWBRAI

Si, par une promesse auguste et solennelle...

BETTI

Il m'a promis cent fois l'amour le plus fidèle.

MOWBRAI

A-t-il par un écrit ?...

BETTI

440 Ô ciel ! Qu'ai-je entendu ?
Quoi ? Tu peux demander un écrit ! L'oses-tu ?
Un écrit ! Oui, j'en ai... Les horreurs du naufrage,
Mes soins dans un climat que tu nommas sauvage,
Les dangers que pour toi j'ai mille fois courus ;

Voilà mes titres ! Viens, puisqu'ils sont méconnus,
445 Dans le fond des forêts, barbare, viens les lire ;
Partout, à chaque pas, l'amour sut les écrire,
Au sommet des rochers, dans nos antres déserts,
Sur le bord du rivage et sur le sein des mers.
Il me doit tout. C'est peu d'avoir sauvé ta vie,
450 Qu'un tigre ou que la faim t'aurait cent fois ravie ;
Mes travaux, mes périls t'ont sauvé chaque jour.
Entre mon père et lui partageant mon amour...
Mon père !... Ah ! Je l'entends à son heure dernière,
Au moment où nos mains lui fermaient la paupière,
455 Nous dire : "Mes enfants, aimez-vous à jamais" ;
Je t'entends lui répondre : oui, je te le promets.

Se tournant vers le Quaker.

Tu t'attendris...

BELTON, à part.

Ô ciel ! Quel homme impitoyable
Pourrait...

MOWBRAI

De la trahir serais-tu bien capable ?

BETTI, à Belton.

Que ne me laissais-tu dans le fond des forêts ?
460 J'y pourrais sans témoins gémir de tes forfaits.
Dans mon obscur réduit, dans ma grotte profonde,
Savais-je s'il était des malheureux au monde ?
Ah ! Combien je le sens, quand tu ne m'aimes plus !
Eh bien ! Puisqu'à jamais nos liens sont rompus...
465 Tire-moi de ces lieux... qu'au moins, dans ma misère,
Mes pleurs puissent couler sur le tombeau d'un père.
Toi, cruel, vis ici parmi les malheureux,
Ils te ressemblent tous, ils te souffrent chez eux.

BELTON, se retournant tendrement.

Betti...

BETTI

Tu m'as donné ce nom que je déteste.
470 Ce nom qui me rappelle un souvenir funeste,
Ce nom qui fit, hélas ! mon malheur aujourd'hui.
Jadis il me fut cher : il me venait de lui.
À ce nom qu'il aimait, autrefois sa tendresse
Daignait joindre le sien, les prononçait sans cesse ;
475 Sa faisait un bonheur de les unir tous deux ;
Prononcés par ma bouche, ils rallumaient ses feux ;
Son affreux changement pour jamais les sépare.

MOWBRAI, à part.

Mon coeur est oppressé.

À Belton.

Quoi ! Tu pourrais, barbare !

BELTON

480 Je le suis en effet pour avoir résisté
À cet amour si tendre et trop peu mérité

À Betti.

Ah ! Crois-en les serments de mon âme attendrie !
L'indigence et les maux où j'exposais ta vie,
Seul à t'abandonner pouvaient forcer mon coeur :
485 Même en te trahissant, je voulais ton bonheur.
Dût cent fois dans tes bras la misère, l'outrage,
M'accabler, m'écraser, je bénis mon partage.
Je brave ces besoins qui pouvaient m'alarmer.
Je n'en connais plus qu'un : c'est celui de t'aimer.
Je te perdais ! Ô ciel ! Que j'allais être à plaindre !

Il se jette à ses pieds.

490 Voudras-tu pardonner ?...

BETTI

Ah ! Tu n'as rien à craindre,
Cruel, tu le sais trop : ce coeur qui t'est connu
Peut-il ?...

BELTON

Chère Betti ! Quel coeur j'aurais perdu !

Ils s'embrassent.

MOWBRAI

Ô spectacle touchant ! Tendresse aimable et pure !
L'amour porte en mon sein le cri de la nature !
495 Livrez-vous sans réserve à des transports si doux ;
Je le sens, et mon coeur les partage avec vous.

À Belton.

Tu fus vil un instant...

À Betti.

Et toi, que tu m'es chère !

Il va vers la coulisse.

John, John.

SCÈNE IX.

Betti, Mowbrai, Belton, John.

MOWBRAI

Écoute.

JOHN

Quoi ?

MOWBRAI

Fais venir le notaire.

John sort.

MOWBRAI

500 Belton, rends grâce au ciel de t'avoir réservé
Ce coeur si généreux par toi-même éprouvé ;
Et que ton âme un jour puisse égaler la sienne.

BETTI

Égale, cher Belton, ta tendresse est la mienne.
Existant dans ton coeur, riche de ton amour,
Le mien peut être heureux, même dans ce séjour.

À Mowbrai.

505 Cesse de l'accabler par ce cruel reproche :
Il m'aime...

MOWBRAI

Quelqu'un vient, c'est le notaire.

SCÈNE X.

Betti, Belton, Mowbrai, Le Notaire.

MOWBRAI

Approche.

LE NOTAIRE

Serviteur.

MOWBRAI

Assied-toi... C'est pour ces deux époux.

BETTI, à Belton.

Quel est cet homme-là ?

BELTON

Cet homme vient pour nous.

LE NOTAIRE, à Mowbrai.

510 Tu te trompes, je crois ; je ne viens pas pour elle ;
Et j'ai sur ce contrat mis le nom d'Arabelle.

MOWBRAI

Efface-moi ce nom ; mets celui de Betti.

LE NOTAIRE

Betti !

MOWBRAI

Vite, dépêche.

LE NOTAIRE

Allons, soit... J'ai fini.

BELTON

Signons.

LE NOTAIRE

C'est bien dit ; mais, avant la signature,
Il faudrait mettre au moins la dot de la future.

MOWBRAI

515 Allons, mets : ses vertus.

LE NOTAIRE, laissant tomber sa plume.

Bon ! Tu railles, je crois ?

MOWBRAI

Ses vertus.

LE NOTAIRE

Allons donc, tu te moques de moi.
Qui jamais aurais vu ?...

MOWBRAI, avec impatience.

Mets ses vertus, te dis-je.

LE NOTAIRE

Tout de bon ! Par ma foi, ceci tient du prodige.
N'ajoute-t-on plus rien ?

MOWBRAI

Est-il rien au dessus ?...
520 Ajoute, si tu veux, cinquante mille écus.

LE NOTAIRE

Cinquante mille écus, si tu veux ! L'accessoire
Vaut bien le principal, autant que je puis croire.

BELTON, à Betti.

Il nous comble de biens ! Ah ! Courons dans ses bras...

BETTI

Ah ! Surtout, bon vieillard, ne nous méprise pas.

MOWBRAI

525 Que dit-elle ?

BETTI

Je sais que chez vous on méprise
Quiconque en recevant des dons...

MOWBRAI

Autre sottise.
Où prend-elle cela ? Sera-ce de toi, Belton,
Qui peux la prévenir de cette illusion ?
De rougir des bienfaits ton âme a la faiblesse ?
530 Puisqu'avec le malheur tu confonds la bassesse,
Je dois te rassurer. Je ne te donne rien :
La somme est à ton père, et je te rends ton bien.

LE NOTAIRE, à Belton.

Signez.

Belton signe.

À Betti.

À vous.

BETTI

Qui ? Moi, je ne sais point écrire.

BELTON

Donnez-moi votre main, l'amour va la conduire.

BETTI

535 Et le coeur et la main, Belton, tout est à toi.

BELTON

Votre coeur en aimant ne le cède qu'à moi.

BETTI

Eh bien ! C'est donc fini ? Que cela veut-il dire ?

BELTON

Qu'au bonheur de tous deux vous venez de souscrire ;
Vous m'assurez l'objet qui m'avait su charmer.

BETTI

540 Quoi ! Sans cet homme noir, je n'aurais pu t'aimer !

Au notaire.

Donne-moi cet écrit.

LE NOTAIRE

Il n'est pas nécessaire.
Cet écrit doit toujours rester chez le notaire.
D'ailleurs que feriez-vous de....

BETTI

Ce que j'en ferais ?
S'il cessait de m'aimer, je le lui montrerais.

LE NOTAIRE

545 Peste ! Le beau secret qu'a trouvé là madame !

BELTON

En doutant de mes feux vous affligez mon âme.

MOWBRAI

Par les noeuds les plus saints je viens de vous unir.
Ton ère l'aurait fait, j'ai dû le prévenir.
Il approuvera tout ;

En montrant Betti.

550 Instruons mon ami que sa douleur abuse.
Lui-même en t'embrassant voudra tout oublier :

Consoler ses vieux jours, c'est te justifier.

FIN

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, une Comédie intitulée La Jeune indienne en un Acte et en Vers : et je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. À Paris ce 10 Mai 1764.

MARIN.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].